

Portrait d'une découverte

Elle avançait dans le soleil silencieux de la chaussée chaude du Cours Grandval, riche d'une lumière vermillon cintrant son index droit : le corail avait la douceur du don reçu.

Personne ne pouvait imaginer l'origine de cette pierre. Pourtant, dans la pénombre de cette fin de jour, Marie glissait le long de la rue avec désinvolture, charmeuse : « Voici, ma fille, pour te récompenser des longues années passées dans l'austère tristesse des attentes de vie. »

Sa mère lui avait offert cette petite bague qui semblait si commune au regard de chacun mais qui pour elle avait la rondeur de la beauté merveilleuse du cadeau de l'être aimé, non pas parce qu'elle était sa génitrice mais plutôt en raison de sa grande bonté et de sa forte intelligence.

Ce présent concluait une alliance, celle d'une femme qui toute sa vie avait peiné dans le labeur et qui dans un laps de temps ultime avait réussi à convertir l'effort par un geste, conjuration de toutes les misères d'une quotidienneté déroulée dans la torpeur des jours : « Souviens-toi, ma fille, au-delà des mers, de l'horizon vert, de la sirène sympathique du navire dans l'abyssal silence de la mémoire, cette petite pierre se

tournera pour t'apporter la vigueur d'un affectueux souvenir. »

Trente ans s'étaient écoulés, l'inévitable diversité de la vie avait incurvé son sourire, et l'héritage de son existence alourdi son regard moiré.

Le paysage, lui, se parcellait de mille feux. Dans la courbe de la plage, le sable gardait le grain blond inaltéré de la nature insouciante.

Marie s'était mariée deux fois mais aucun de ses compagnons ne l'avait rendue mère. Cette absence était pour elle l'incarnation du malheur.

Enveloppée dans la pénombre ajaccienne, elle rivait son œil droit à l'embarcadère désert. Soudain, son regard s'égara le long de sa main.

Ce fut à cet instant qu'elle fit la stupéfiante découverte. Le corail rouge avait pris le sombre coloris du charbon. Elle se frotta les yeux, en vain, l'ombre grise se maintenait triomphante, au cœur du doigt.

Avec regret, Marie se résigna à quitter le bord de mer et s'engouffra dans les ruelles trop éclairées par les lueurs artificielles de la vie touristique.

Constance, sa mère n'était plus. Ce brusque réveil intensifia sa sensation de palper la sombre masse recroquevillée autour de son index et cette présence la bouleversa. Elle gravit les marches de pierre qui menaient à son appartement et se laissa choir sur un fauteuil, placé face à son ordinateur.

Marie était poétesse de son état, du moins l'était elle une fois acquittées les heures professionnelles obligatoires consacrées à l'administration.

Née sur l'île, comme bon nombre de Corses, elle avait quitté sa région pour tenter de bâtir une vie. Puis, après bien des péripéties, avait conclu qu'il était nécessaire pour elle de repartir un temps se plonger au fond du torrent mentholé de ses souvenirs.

Marie, au grand dam de sa famille ne parlait pas le corse, elle essayait avec conviction et sérieux de saisir les signifiants de la langue.

Marie n'éprouvait aucune honte à ne pouvoir en faire usage.

Vivant depuis plus de cinq ans dans l'île, elle abhorrait les discours partisans, hermétique aux propos vengeurs. Marie courait le long de la vie.

Ce soir, elle tissait un poème avec insouciance, désinvolture, générosité.

« Dans l'entrave de la nuit perlait une mer de soie
 Pleurant l'ingénue innocence d'une terre vierge
 L'écho du vent permanent assourdissait
 Cette calme torpeur,
 Dans le suave tour de l'île sans âge
 S'effondrait la pierre de lune
 Au milieu de l'incunable soir
 Des poissons secrètement perdus
 Au loin des routes incertaines
 Des profondeurs oubliées. »

Marie se plongeait avec douceur dans le courant naturel de ses désirs. Depuis longtemps, elle savait qu'elle ne pouvait échapper à cet impératif appel du mot et se livrait sans vergogne à cette impulsive activité.

Ouvrant en toute impunité, sans peur de la critique et pour cause, Marie enterrait sa création aussitôt après sa germination !

Alors pourquoi pouvait-on dire que Mairie était poétesse ?

Pourquoi devrait-on l'écrire ?

Parce que tout un chacun, à la croisée de sa rencontre, restait pantois face à l'étrange justesse de ses mots, semblables au granit des montagnes, étincelants de pins aux épines soleil.

Marie, par cette insolente pureté, révélait une âme corsaire qui s'exprimait plus dans son pouvoir d'exaltation orale du monde corse que par la maîtrise de la langue.

Les jours se déroulaient lentement, Marie semblait traverser le temps sans être écornée.

Elle prenait la vie comme une randonnée à travers le maquis, avec patience, en s'accrochant dans des cactus, des arbousiers, et perdait ses mains au fil de l'eau des torrents.

Le thym de son enfance remontait vers elle, comme le faisait le bruit de la rivière qu'elle entendait partout où elle se trouvait ; au milieu d'une agora moderne de Paris, ou encore dans ces lieux suburbains d'esprit neuf et emprunté.

Perdue au centre de ces errances impromptues, elle réussissait à réinventer le bruissement de la feuille de menthe violée par le flot.

Lorsque, au hasard d'un tournant, surgissait une fontaine de marbre gris plantée au-dessus d'un décor de béton coloré, elle ressentait le frisson ancien de sa prime enfance, au moment où sa maman accompagnée de la grande sœur l'enlaçait pour la conduire au pied du tilleul afin d'attendre sagement qu'elle eût fini de cueillir la fleur. Après quoi, elle enveloppait la branche odorante pour la sacrifier à son futur état de tisane.

Elle se rappelait cette époque plus proche, quand, locataire d'une maison de ville au centre de Maisons-Laffitte, elle entendait le roucoulement des pigeons. Ce son à nul autre pareil la ramenait sans cesse vers ce ciel du village, sillonné par la musique familière des oiseaux domestiques, sempiternels hôtes de nos toits.

Comment était-ce possible que ces simples bruits puissent transposer Marie dans les coulées de son passé ?

Comment pouvait-elle alors résister à cette impétueuse loi du souvenir ?

Maintenant, face à son micro-ordinateur, Marie dévisagea avec stupeur l'ombre désespérée de cette bague qu'elle ne pouvait identifier à celle que sa mère lui avait offerte.

Avec dépit, elle décida alors de la retirer de son doigt et de l'enfourer dans le dernier tiroir de la commode de sa chambre. Elle se devait d'agir, elle ne supportait pas la vision de cette horrible difformité.

Poussée par la curiosité, elle prit le parti d'extraire de nouveau sa bague du tiroir.

L'objet gisait là, entouré de chiffon propre, toujours aussi sombre, si maléfique.

Marie referma le tiroir, s'échappa de la pièce courut vers la fenêtre respirer l'horizon marin.

« Je t'offre ce petit corail ma fille pour te récompenser
de ton travail, de ton sérieux »

Oui elle comprenait que sa mère, femme au foyer,
épouse d'un enseignant lointain, l'avait gratifiée de cette
récompense pour célébrer le passage d'un viatique : le
baccalauréat. Cette bague symbolisait bien l'effort d'une
mère hissant sa fille jusqu'au pont du savoir.